

Chapitre 1

22 décembre 1916

Il était tout chaud!

Allongé en étoile dans le milieu du lit, un bras sur la poitrine de sa mère et une jambe sur sa cuisse, le petit Hubert occupait presque toute la place. Graziella profitait pleinement du réconfort que lui procurait ce moment de la journée où elle prenait son fils avec elle sous les couvertures.

« Déjà dix-neuf mois, pensa-t-elle. Mon grand garçon a déjà dix-neuf mois. »

Elle releva juste un peu la tête et admira les cheveux foncés fournis, ainsi que la mimique joyeuse qu'il gardait même en dormant. Son fils était le plus beau de tous les enfants. C'était le discours de toutes les mères. Cependant, il ne fallait pas le nier, Hubert se démarquait.

Au risque de le réveiller, Graziella colla son front à sa tempe et passa son bras par-dessus son corps tout chaud qui dégageait les parfums de la nuit. Sa chaleur était bienfaisante, apaisante. Comment ferait-elle pour s'en séparer pendant presque deux mois?

— Ma... man!

— Oui, mon chéri, maman est là.

Graziella le serra fort dans ses bras et lui bécota le visage à répétition en le chatouillant. Le petit rit et se débattit. Essoufflés, ils restèrent un moment sans bouger, Hubert la tête enfoncée dans le creux de l'épaule de sa mère.

Était-elle égoïste? Cette réflexion, elle se l'était faite combien de fois depuis que William Price avait téléphoné? Il avait annoncé que le gouvernement canadien ré-

clamait une fois de plus ses services à Witley, en Angleterre. Il avait invité Kate et Timothy à l'accompagner. Henry serait très heureux de voir sa mère et son père après trois ans de vie là-bas. Si la femme de William, Amelia, avait été dans le même cas, elle n'aurait pas hésité un seul instant.

Timothy avait analysé la situation sous tous ses angles. En premier lieu, il avait dépouillé les journaux afin de se renseigner sur la situation en mer. Au point où en était la guerre, il y avait un certain danger à traverser l'Atlantique. Cependant, une multitude de transatlantiques voguaient toutes les semaines sans encombre d'un port à l'autre. Il n'y avait donc pas à s'en faire outre mesure. Son désir de serrer la main d'Henry était grand, mais oserait-il le regarder droit dans les yeux? Il avait trompé sa mère... Les conséquences de cet égarement lui semblaient lourdes, maintenant qu'il allait affronter son fils. Henry croyait fermement en sa fidélité et en son intégrité.

En deuxième lieu, froidement, Timothy avait considéré la somme des efforts qu'il avait faits en vue de remplacer adéquatement son patron pendant un temps indéterminé.

Survoltée, Kate avait insisté; non seulement n'avait-elle aucune crainte, elle mourait d'envie de serrer son fils dans ses bras... Elle imaginait aussi la cruelle déception d'Henry s'ils devaient refuser d'aller là-bas; depuis qu'il avait appris que ses parents avaient l'occasion de venir le voir, ses lettres s'étaient accumulées.

Mais, tout bien considéré, Timothy n'avait pu se résoudre à accepter. Il avait refusé de faire le voyage, pour ce qui le concernait. Il ne pouvait ignorer les risques de sabotage maritimes, même s'il les considérait comme minimes. De plus, l'importance de son travail ne lui permettait pas un tel voyage alors même que William s'absentait.

Il avait permis à Kate de se faire accompagner de Graziella; sa femme s'était toujours sentie en sécurité avec elle. De plus, leur fille adoptive pourrait réaliser le rêve qu'elle caressait depuis longtemps de fouler la terre européenne.

À cette annonce, Graziella avait sauté de joie et versé des larmes. Mais elle avait réfléchi sérieusement et mesuré plus justement les inconvénients d'un départ prolongé. Si elle avait finalement accepté, c'était en raison de l'insistance de Kate, qui tenait mordicus à saisir l'occasion.

À la veille de son départ, juste trois jours avant Noël, voilà qu'elle hésitait à nouveau. Il lui fallait une fois de plus se convaincre du bien-fondé de cette séparation d'avec son fils. Mais Kate aurait tant de peine si elle ne faisait pas ce voyage! «Alicia n'aurait pas hésité un seul instant», pensait Graziella. Anne-Marie Palardy laissait ses enfants sous la garde de Nannie, et ils ne s'en portaient pas plus mal.

Les Angers avaient accepté avec joie d'accueillir le filleul d'Alexis. Il serait en sécurité dans leur maison, et la vie dans une grande famille ne pouvait que lui être bénéfique. Il apprendrait à communiquer et à transiger avec d'autres enfants, de même qu'à attendre son tour; en un mot, cette expérience lui servirait le reste de ses jours. N'empêche, Graziella devait se résigner à passer presque deux mois sans lui.

Était-il trop tard pour se raviser? Quelles seraient les conséquences d'un refus de dernière minute? Kate comptait sur elle. Serait-elle très déçue? Par contre, devait-elle se sacrifier pour sa mère adoptive? Les aspects positifs et négatifs bouillonnaient dans la tête de Graziella.

Deux mois! Était-ce payer trop cher les bontés que Kate avait eues pour elle? N'était-ce pas grâce à sa compréhension, à sa grandeur d'âme, à sa tolérance qu'elle avait pu mettre au monde ce petit être qu'elle chérissait plus que tout et en prendre soin? La perspective d'être séparée du petit Hubert pendant presque soixante jours lui faisait voir la souffrance profonde que Kate éprouvait depuis l'enrôlement de son fils, trois ans plus tôt. Graziella réalisait combien elle avait été forte. Pouvait-elle la décevoir en se montrant égoïste?

Lové sur la poitrine de sa mère, Hubert s'était ren-

dormi. Graziella le serra un peu plus et profita de la chaleur de son petit corps en fermant les yeux, le nez appuyé sur son crâne. Elle huma son odeur en imprimant en elle cet instant de ravissement. Kate avait dû faire les mêmes gestes, avoir les mêmes attentions pour Alicia et Henry. Elle avait dû éprouver la même sensation de paix et de pur bonheur. Même devenus adultes, les enfants demeurent dans le sein de leur mère, car des instants pareils sont inoubliables.

C'en était fait! En fin de compte, deux mois dans toute une vie, c'était bien peu. Elle devait à Kate de l'accompagner, de lui permettre de soulager en toute sérénité la douleur constante et indescriptible de la séparation.

— Ma... man!

— Oui, mon trésor, maman va faire ta toilette. Après le petit-déjeuner, maman va ensuite aller dire au revoir à sa grande amie Claire.



« Quelle tempête! » pensa Graziella.

Un vent violent venant du nord soufflait une neige abondante. Graziella tenait les cordeaux fermement dans ses mains gantées; à travers ses cils glacés, elle avait peine à discerner l'ombre de son cheval, aussi blanc que le paysage; les maisons se dessinaient devant elle comme des fantômes venus de l'au-delà. Enfin, la carriole fut devant une maison de bardeaux au toit concave à deux lucarnes.

— Woh!

Enfer obéit à l'ordre. Sa maîtresse laissa tomber les rênes sur la banquette de la carriole et sauta dans la neige:

— Je ne serai pas longue, juste le temps de dire au revoir à Claire et à mon filleul, François! Je ne t'attache pas, reste tranquille, ordonna-t-elle. Bon cheval!

En empruntant l'étroit sentier, elle pensa à la relation difficile entre Claire et Paul Chamberland depuis leur

mariage, en septembre 1915. L'image d'Alexis tombant entre les pattes de son cheval se campa aussitôt dans son esprit. Avec un pincement au cœur, elle se dit qu'elle aussi aurait dû être mariée depuis plus de quinze mois; Claire et elle avaient prévu un mariage double. Déjà quinze mois! Aurait-elle été heureuse avec ce jeune soldat qui l'aimait et qui affectionnait son petit Hubert sans rien attendre en retour?

À l'intérieur de la maison, en tournant la tête vers la fenêtre, Claire Juneau vit dans la rue un cheval arrêté devant chez elle.

— Graziella! Que fait-elle ici par un temps pareil? dit-elle tout haut en déroulant jusqu'à son poignet la manche de son chandail de laine, soucieuse de cacher les empreintes de doigts qui marquaient la peau de son avant-bras.

D'un regard circulaire, elle s'assura que sa maison était à l'ordre. Son mari lui reprochait d'avoir sempiternellement l'air d'attendre de la visite qui ne pointait jamais son nez. Quel plaisir éprouvait-elle à épousseter, à laver vêtements et planchers jusqu'au soir où, tombant de fatigue, elle n'avait plus la force de faire son devoir conjugal?

Un poing frappa la porte. Claire prit son petit de six mois dans le moïse sur la table et dit :

— Viens, François, on va aller répondre à ta marraine.

Avant qu'elle ait eu le temps d'inviter Graziella à entrer, une vague de froid s'abattit sur elle. Sur le tapis donnant directement dans la cuisine, elle fit face à l'effrontée qui n'avait pas pris la peine de s'annoncer par téléphone.

— Tu as osé sortir par un temps pareil, Graziella Davis! lui reprocha-t-elle sans la saluer.

— Je vois que ma visite ne te fait pas plaisir. Tu as des cachettes pour moi comme toujours, je suppose!

— Si tu es venue pour me faire encore le reproche de me laisser maltraiter par mon mari, tu peux t'en aller. Tu n'es pas peureuse, de sortir par un temps pareil.

— Ni vent ni neige ne peuvent m'empêcher de venir saluer ma grande amie Claire et son beau petit François. Je te connais bien. Tu prends ton air bourru, mais je sais que, si j'étais partie pour l'Europe demain matin sans te saluer, tu m'en aurais voulu. Invite-moi à enlever mon manteau et fais-moi une place à ta table devant une tasse de thé.

Elle s'adressa à l'enfant cimenté à la hanche de sa mère :

— Allo, mon filleul! Quand tu seras en âge, tu viendras jouer avec Hubert.

La visiteuse bécota les joues rougeaudes de l'enfant en lui chatouillant les côtes. Le petit réagit en riant et en se contorsionnant. Claire marmonna :

— Laisse faire. Je ne laisserai pas partir mon fils du Trou-de-la-Moutonne pour courir jusque dans les hauteurs de la rue Jacques-Cartier. Donne-moi ton manteau, je vais aller l'étendre sur mon lit.

— Tu parles comme si Paul ne couchait plus avec toi. Tu as dit « mon lit »!

— Ne me tire pas les vers du nez, je te le répète.

— Ne t'inquiète pas, je serai de retour pour ton prochain accouchement, dit Graziella sur un ton léger, comme pour cacher son inquiétude.

Elle s'assit à la table tout en écoutant la répartie de Claire, qui s'était rendue dans la chambre.

— Je ne suis pas enceinte, tu le sais. Et puis, ne dis pas de semblables atrocités. Il suffit de nommer le malheur pour qu'il arrive. Sers-nous le thé, si tu veux, pendant que je change François de couche.

— Hubert est déjà propre, il demande le petit pot, dit Graziella en fouillant dans l'armoire.

— À dix-neuf mois, le mien sera moins avancé que le tien. C'est pour cette raison que je lui défendrai de jouer avec ta petite merveille.

De la chambre à la cuisine, elles continuèrent à se lancer des taquineries sur l'éducation des enfants. Claire installa son bambin sur des oreillers par terre près du poêle et prit place en face de son amie déjà assise à la

table devant le thé qui fumait dans la tasse. Le regard bleu nuancé de mauve de Graziella dévora celui d'un vert transparent de la femme qui était sa confidente depuis son arrivée à Chicoutimi, en octobre 1914.

— Ma petite Claire, je suis sérieuse, je souhaite que nos enfants deviennent d'aussi grands amis que nous le sommes.

— Donne-moi le temps d'y penser.

L'air sérieux, d'une voix qui transpirait la déception, elle ajouta :

— Pourquoi pars-tu, Graziella? Comment vas-tu faire pour te séparer de ton fils pendant presque deux mois? Et, de plus, juste avant Noël?

— Claire, je suis chagrinée plus que tu le penses de me séparer de lui à son deuxième Noël. Cependant, dans la vie, on n'a pas le choix de se mesurer aux plus grands sacrifices, tu ne peux pas démentir cela. Grâce à Kate, aujourd'hui, j'ai une vie décente avec mon enfant. Une âme généreuse comme la tienne est en mesure de comprendre que je lui dois une fière chandelle. De plus, je pourrai voir sur place les nouvelles influences de la mode. Ce sera un atout de plus, si je veux ouvrir ma boutique l'été prochain. Comme tu vois, je me piétine le cœur en risquant le tout pour le tout.

— Oui, je sais, adviennne que pourra, telle est ta devise. Pour toi, ça marche.

— Et pour toi...

— Je te le répète : n'essaie pas de me tirer les vers du nez.

— Claire, je sais que tu n'es pas heureuse et que tu as de la peine de me voir partir sans toi; ce voyage, nous avions prévu de le faire ensemble. Mais le sort en a décidé autrement. Tu aurais pu au moins garder Hubert pendant mon absence! J'étais prête à te confier ce que j'ai de plus précieux au monde, si Paul avait voulu.

— Ce n'est pas Paul, qui n'a pas voulu, mentit-elle, c'est moi. J'avais peur de prendre une telle responsabilité. L'enfant d'une riche est élevé différemment de celui d'une pauvre.

— Je ne te crois pas. Ton regard me révèle que tu ne dis pas la vérité.

Elle lui prit les deux mains au-dessus de la table.

— Claire, je m'ennuie tellement de toi, de nos rencontres quotidiennes assises sur le lit d'Henry, de nos prises de bec, des leçons de lecture et d'écriture et quoi encore?...

— De tes rencontres dans l'écurie, je suppose, de tes entourloupettes dans l'intention de piéger monsieur Davis en plus des autres hommes qui te tournent autour?

— Tu sais qu'après la mort d'Alexis, je me suis évertuée à rester dans le droit chemin. Tu me reproches mes comportements spontanés antérieurs parce que tu as de la peine, je le vois bien. Je ne supporte pas de te voir malheureuse.

— Occupe-toi de tes affaires et laisse-moi gérer les miennes. Comme tu me l'as tant de fois répété, j'ai refusé les belles offres. Oui, c'est vrai, j'ai choisi la petite vie, celle de mes parents qui n'ont pas l'air malheureux.

— Ton père n'est pas rude avec ta mère.

— Qui te dit que Paul est rude avec moi?

— Voyons, Claire, je ne suis pas dupe! Pendant les deux années où tu as été au service des Davis, il ne t'est arrivé qu'un seul accident. Tu as cassé une tasse de porcelaine, une vétille. Depuis que tu es dans ta propre maison, tu dis que tu tombes ou que tu te cognes une main ou un poignet pour justifier les ecchymoses que tu ne peux pas cacher. Il y en a sûrement d'autres qui se trouvent sous tes manches ou ta robe.

L'air empreint d'assurance qu'avait affiché Claire jusque-là se transforma soudain en un nuage de tristesse. Elle cacha son visage dans ses mains qui furent en un instant baignées de larmes. En relevant la tête, Claire s'aperçut que Graziella pleurait elle aussi en prenant la chaise à ses côtés. Elle se serra contre elle et lui entoura les épaules.

— Claire, promets-moi de ne plus te laisser frapper. Si tu veux, je vais t'emmener aujourd'hui chez les Davis. François et Hubert seraient ensemble, dans la maison

où il est né. Les Angers comprendraient, si je changeais d'idée et que je te confiais mon fils plutôt qu'à eux. Tu pourras aussi aider Julianne et Benoît à faire le grand ménage, de même qu'à soigner mon cheval et les lapins.

— Tu sais bien que c'est impossible. Je serais excommuniée pour avoir laissé mon mari. Tu connais l'abbé Gagnon. À mon tour, je serais convoquée à l'évêché.

— Tu ne serais pas excommuniée, tu ne ferais que t'ajouter à celles qui sont déjà montrées du doigt pour des balivernes. Claire, c'est ta vie qui est en jeu. C'est aussi celle de François et des futurs petits qui naîtront presque tous les ans. Ne me fais pas monter sur mes grands chevaux avec des raisons comme celles-là. Si l'abbé et l'évêque n'acceptent pas de protéger une femme d'un homme violent, ils ne sont pas dignes de leur titre... Il est vrai que nous, les filles d'Ève, n'avons pas de crédibilité. Ils seraient bien capables de dire que tu as provoqué ton mari et que tu mérites d'être remise à ta place. Ça n'a pas de bon sens, quand on sait comment tu peux être douce et pieuse. Claire, je t'avoue que je prie pour toi tous les soirs. Comme tu le vois, pas un saint ne m'écoute, parce que rien ne t'arrive de favorable. À l'avenir, je m'en tiendrai à mes anciennes habitudes; je n'invoquerai qu'Alicia. Sans me soucier de qui que ce soit, je prends à l'instant même le taureau par les cornes, comme on dit. Habille-toi et viens-t'en avec moi. Dépêche-toi avant que Paul n'arrive pour le lunch

Elle s'était remise debout et la pressait.

— Non, Graziella, je ne veux pas m'attirer encore plus de problèmes. L'évêque et l'abbé Gagnon auraient raison de dire que c'est ma faute, tout ça, hoqueta Claire en recommençant à verser un flot de larmes.

Son amie se rassit à ses côtés et lui massa le dos en attendant qu'elle se calme. Dans un soupir, Claire ajouta :

— Je ne peux pas t'en parler.

— Et pourquoi donc? Ne t'ai-je pas déjà déclaré tous mes secrets sans honte, même parfois dans un langage assez cru.

Claire tendit un regard humide vers Graziella et émit un sourire timide.

— Tu n'as peur de rien. Moi, je ne suis pas comme toi. Il y a des choses qui doivent rester secrètes.

— Quand il y a des marques sur le corps, cela n'est plus un secret.

— Je les mérite, ces marques. Mon mari n'est pas satisfait de moi.

— Je sais que tu ne parles pas de la propreté de ta maison. On n'a qu'à regarder autour et on voit bien que tout est en ordre. Je présume que c'est dans votre relation...

— Tu trouves toujours les bons mots. Je ne suis pas comme toi.

— Comme moi?

— Tu m'as crié haut et fort qu'il y avait du plaisir à aller avec les hommes.

— Paul te bat à cause de cela? Tu ne peux pas avoir de plaisir? Tu en as peur!

— Dès le premier soir, je n'ai pas été capable de lui donner ce qu'il voulait.

— Et il t'a prise de force, je suppose?

— Je n'ai pas à répondre à cela.

— Tu n'as pas besoin de dire quoi que ce soit, je devine... Je te plains. Je voudrais faire quelque chose pour toi.

— Il n'y a rien à faire de plus. Merci d'être venue dans cette tempête.

— Veux-tu que je transmette tes salutations à Henry?

— Si tu veux...

— Claire, sois franche avec moi. Penses-tu encore à lui?

— Je sais juste que c'était sa prestance et son prestige qui me faisaient croire que j'étais amoureuse de lui. C'était surtout son inaccessibilité qui me charmait. L'éloignement me protégeait d'une relation avec un homme.

— Qu'est-ce qui te fait dire cela?

— Je le sais, c'est tout.

— Si tu voulais te protéger d'une relation avec un homme, pourquoi t'es-tu intéressée à Paul malgré les efforts que j'ai faits pour t'en dissuader?

— Tu le sais. Je voulais la vie de mes parents. C'est après le mariage que j'ai découvert que je ne suis pas faite pour vivre en couple. J'ai menti devant l'autel. Je dois expier.

— Tes premières expériences t'ont mal orientée.

— Si tu veux, parlons d'autre chose. Vas-tu m'écrire?

— Maintenant que tu sais lire, tu sais bien que je vais t'écrire! Et toi, vas-tu le faire aussi?

— Oui, je te le jure!

— Je remarque que ton langage est de plus en plus soigné.

— Je veux donner le bon exemple à mes enfants. J'ai déjà commencé à lire de courtes histoires à François. Il aime les livres.

— Bravo, ma petite Claire! Tu es sur le chemin de l'indépendance.

— Pas autant que toi. Je n'ai pas ton audace ni ta détermination. Maintenant, si tu veux, va-t'en. Paul va bientôt arriver pour dîner. Je ne veux pas qu'il te voie ici. Il va encore dire que tu m'influences et il va en faire tout un plat.

— Pour faire un jeu de mots avec ce que tu viens de dire, mets-lui de l'arsenic, dans son plat.

— Graziella, es-tu folle! s'écria Claire en lui tapant la main.

— Je vois que tu n'es pas tout à fait perdue: tu as repris tes anciennes habitudes. Je m'en vais.

Claire l'étreignit en l'entourant fermement de ses deux bras.

— Je t'aime tant! Prends soin de toi. Il faut que tu reviennes de ce voyage en santé, pour nous tous.

Graziella se libéra et s'agenouilla devant le petit François qui sommeillait sur les oreillers. Étouffée de chagrin, elle lui baisa doucement le front, les joues l'une après l'autre et le menton. Claire observait chacun de ses gestes, comme si elle voyait sa défenderesse pour la dernière fois.

Dans le chant de la bûche qui crépitait dans le poêle accompagné de celui du vent qui frappait les carreaux, la visiteuse, maintenant habillée de son manteau trop voyant, se tenait sur le tapis; elle accepta pour une seconde fois l'affection sincère que lui manifestait son amie, puis elle passa le seuil de la porte.

De la fenêtre, Claire l'admira alors qu'elle montait dans la carriole sous une neige battante. Elle savait qu'aucun homme ne pourrait jamais lui insuffler dans le cœur un sentiment plus fort que celui qu'elle éprouvait pour Graziella. Son amitié était son bien le plus précieux.

François se réveilla en babillant. Claire se pencha au-dessus de son fils calé dans les oreillers.

— Ta marraine, je ne l'aime pas plus que toi, tu le sais, ça!



La rue était déserte. En passant devant l'entrée de la Pulperie, à travers le sifflement du blizzard, Graziella perçut une voix connue qui l'appelait.

— Woh, Enfer! commanda-t-elle fermement.

Dans un mouvement désordonné, le cheval immobilisa la carriole brusquement.

— Alphonse, c'est bien toi?

— Oui, Graziella, c'est moi, dit le jeune Gendron en se donnant un élan pour monter dans le traîneau.

— Je ne t'ai pas proposé de te reconduire chez toi.

— Je vais voir Julienne.

— Julienne ne reçoit pas son cavalier sur ses heures de travail. Tu ne travailles pas, cet après-midi, toi?

— Non, à cause de la tempête. Et toi, d'où viens-tu?

— De chez Claire Juneau.

— Claire porte le nom de son mari depuis son mariage. C'est une Chamberland.

— Pour moi, elle restera toujours une Juneau. Descends, Alphonse, et va-t'en chez toi.

— Non, je reste dans ce traîneau pour me rappeler

de bons souvenirs. Tu sais que je ne t'ai pas tout à fait oubliée malgré l'affection que je porte à Julienne.

— Oublie-moi!

— Ce n'est pas facile, pour une rivale, de t'égaliser.

— Alphonse, je t'accorde une faveur. Je te laisse chez toi en passant.

— J'espérais un autre genre de faveur.

— Pousse-toi ou je te pousse moi-même, le menaça Graziella.

— Tu n'as pas changé. Tu ne t'améliores pas avec les années! lança-t-il d'une voix forte.

En se laissant tomber debout dans la neige, il se souvint qu'elle l'avait déjà jeté en dehors d'une voiture alors qu'elle surveillait sur le sentier de la Pulperie l'arrivée de Julien-Édouard Dubuc; elle voulait lui demander des informations sur la conduite de Paul Chamberland et lui dire qu'elle désirait acheter des parts dans son entreprise. Alphonse était convaincu que, en ce moment, elle aurait eu l'audace de répéter ce geste. Sans lui faire part de la pensée qui lui avait traversé l'esprit dans un éclair, il se mit à secouer ses vêtements.

Le vent apporta le tintement des grelots d'un attelage qui serpentait dans le sentier. Graziella reconnut Antoine, déjà blanc comme un bonhomme de neige. Le jeune homme fut surpris de la voir là à la veille de son départ pour l'Europe.

— Graziella, c'est bien toi? Alphonse t'embête encore, je suppose.

— Je suis capable de me défendre, hein, Alphonse?

Le garçon, l'air piteux, se tenait debout, appuyé au panneau de la carriole. Les épaules de son parka de gabardine étaient déjà recouvertes d'une mince couche de neige. Son casque de fourrure rentré jusqu'aux yeux laissait à peine de la place à ses pommettes empourprées cernées par des favoris épais. Il ne répondit pas à la bravade de Graziella. Il tourna plutôt un visage poudré de menus flocons vers Antoine, le fils de son patron.

— Je n'en doute pas, dit Antoine. Tu as les armes pour

te défendre. Je m'inquiète surtout à cause de la température. Penses-tu être capable de te rendre jusque chez toi dans cette poudrerie?

— Je ne peux répondre à cela. Par contre, je commence à frissonner.

— Tu n'as pas été prudente. Alphonse, suis-moi avec mon attelage chez Graziella, fit-il en s'extirpant du traîneau. Je vais monter avec elle et ajouter sur elle ces peaux aux siennes.

Les fourrures sous le bras, il se dirigea vers la carriole de Graziella.

En bougonnant sourdement, Alphonse Gendron obéit au « petit boss », comme les travailleurs appelaient Antoine Dubuc dans son dos. Droit sur le siège, il demanda, en s'emparant des guides du cheval brun :

— Et moi, qui va me ramener à la maison?

— Benoît ira te reconduire chez toi et il reviendra me rendre mon attelage chez les Davis.

Alphonse éprouvait de l'animosité envers le fils Dubuc. Quand Antoine n'en venait pas aux poings avec lui, chaque occasion était bonne pour lui rappeler ses origines. D'une voix sarcastique, il caqueta :

— Le fils du patron sait trouver une solution à tout!

— Ce n'est pas surprenant : j'ai hérité de ses habiletés exceptionnelles, répondit Antoine, l'air de s'amuser.

— Tu veux aussi dire que l'argent achète tout, même l'amour?

Alphonse avait emprunté un air hautain et accusateur en jetant les yeux sur la jeune femme qui se laissait couvrir les genoux des fourrures.

— Tu n'es pas respectueux pour Graziella, déclara Antoine.

— Arrêtez! commanda-t-elle. Vous ne changerez donc jamais! Je ne me laisserai pas accaparer par vous deux. Je me rendrai à la maison toute seule. Allez, hue, Enfer!

Le traîneau disparut dans une nuée de poudre blanche. Les deux jeunes hommes restèrent hébétés. Le fils Gendron tenait dans sa main les guides du cheval du fils Dubuc qui, lui, avait les bottes enfoncées dans la neige.



Pendant ce temps, au 150 de la rue Jacques-Cartier, Kate Davis ne savait plus où donner de la tête. Elle était dans sa chambre devant deux énormes valises ouvertes. Elle sortait un morceau de l'une et le plaçait dans l'autre sans se décider. Il y avait longtemps qu'elle n'avait pas fait un aussi long voyage et elle croyait avoir oublié la manière de s'y préparer. Anne-Marie Dubuc aurait pu lui donner un fier coup de main; cependant, elle n'osait pas lui téléphoner. Qu'aurait-elle pensé devant une pareille démonstration d'incertitude? À ce malaise venait s'ajouter le petit Hubert, qui la suivait pas à pas et dépliait à mesure les vêtements qu'elle croyait avoir placés au bon endroit.

— Julianne! cria-t-elle enfin. Venez amuser Hubert, je n'arrive pas à boucler ces satanées valises.

Dans la cuisine, la jeune servante laissa tomber la lavette dans l'évier, s'essuya les mains à la serviette à proximité, lissa des deux mains son tablier empesé et apparut dans l'embrasure :

— Madame m'a appelée?

— Voyez ce petit chéri, il a besoin qu'on s'occupe de lui.

— Il n'y a pas de problème, madame. Je vais l'emmenner à la cuisine.

— Non, restez ici. Je ne veux pas le perdre de vue pendant une seule minute. Elles sont précieuses. Je me demande comment je vais faire pour me passer de lui pendant tout ce temps. Il faut que je me rassure en pensant que je retrouverai Henry.

— Vous avez raison : ça sera bien long, opina Julianne en saisissant par la taille l'enfant qui faisait mine de se sauver.

Elle comprenait sa patronne d'être profondément attachée à ce bambin pour qui tout son entourage craquait. Des cheveux bouclés foncés encadraient des joues colorées dans un visage rond et plein. Ses yeux étaient rieurs et coquins. Un nez en trompette et des lè-

vres bien découpées attiraient le regard. En considérant la taille qu'il avait déjà atteinte, on estimait qu'il serait plus grand que la normale et bel homme. Julianne aimait en prendre soin et elle n'aurait pas eu d'objection à l'amuser pendant des heures en pensant à son amoureux, Alphonse Gendron.

Elle le déposa par terre. Aussitôt libéré, il courut se réfugier dans la jupe de Kate, qui caressa la petite tête en disant :

— Chéri, allez voir Julianne, grand-maman est occupée. Quand elle aura terminé, elle vous lira un beau conte.

— Con... te? balbutia l'enfant.

— Oui, un conte. Vous choisirez celui que vous préférez, suggéra Kate en le dégageant du pli de sa tenue.

— Venez, Hubert. Pardon, monsieur Hubert, l'invita Julianne en le prenant par la main.

Lorsqu'elle s'adressait au bambin spontanément, la jeune domestique avait tendance à oublier que les règles de la maison exigeaient des domestiques le vouvoiement et la mention du titre de respect qui devait être accordée à leurs employeurs et à leur descendance.

Julianne entraîna Hubert dans un coin éloigné de la chambre, où elle s'assit dans un fauteuil et le prit sur ses genoux. Elle se mit à compter sur ses doigts potelés les pièces de vêtements que sa patronne transportait d'une valise à l'autre. Il répétait :

— Deux... *Tois!*

— Pas *tois*, trois, le reprit Julianne en continuant à jouer avec ses doigts. Votre nom est Hubert Cormier.

— *Comier.*

— Hubert Cormier, prononça-t-elle clairement.

Avec d'importants mouvements des lèvres, il répéta lentement :

— *Hu-bet.*

— Bravo, le complimenta la jeune servante en lui baisant la joue. Vous êtes un petit garçon formidable. Quel est le nom de votre maman?

— *Ma... man...*

Julienne éclata d'un rire sonore. Kate prit la parole.

— Graziella Davis. Votre maman s'appelle Graziella Davis, vous le savez déjà.

— *Zilla*, fit le bambin.

— Très bien, le félicita à nouveau la servante. Cependant, on dit : Graziella.

Kate intervint en disant :

— Mon chéri, demain, vous allez prendre le train avec votre maman Graziella et moi. À la gare de Jonquière, Marie, la petite sœur de votre parrain Alexis, va vous attendre avec sa maman, Marguerite, et sa sœur Aurore. Vous resterez avec elles pendant presque deux mois. Vous serez tout près de votre grand-papa Timothy. Il pourra vous rendre visite très souvent. Il est même invité à réveillonner avec vous demain soir. Vous aurez beaucoup de plaisir avec les huit enfants et votre grand-papa, au réveillon chez les Angers.

— *Zers*.

— Oui, vous resterez avec la famille Angers. Ils vont vous donner beaucoup d'amour.

— *Mour*, répéta Hubert en tentant de sauter des genoux de Julienne.

— Emmenez-le à la cuisine et donnez-lui des biscuits et un verre de lait. Vous me le ramènerez lorsqu'il aura terminé.

— Bien, madame.

— Je me demande ce que fait Graziella. Elle ne sera jamais prête pour demain. Nous avons encore tellement à faire en si peu de temps !

— Madame Graziella, c'est madame Graziella. Il n'y a rien pour l'arrêter, pas même une tempête, dit Julienne en se dirigeant vers la cuisine, les petits doigts d'Hubert entrelacés dans les siens.



Arrivée dans la cour, Graziella laissa à Benoît le soin de dételer son cheval. Elle ramassa les peaux de fourrure qu'Antoine avait placées sur ses genoux et se précipita

vers la galerie en claquant des dents. Que d'images troublantes lui passaient par la tête! Plus de deux ans plus tôt, elle avait souffert d'engelures pour s'être hasardée toute seule en carriole tirée par Enfer entre Jonquière et Chicoutimi dans une tempête. Sans l'aide de Rodolphe Saint-Germain, elle serait peut-être morte avec Hubert dans son sein. Elle aimait mieux ne pas y penser.

Dans la cuisine, elle laissa tomber les peaux sur le tapis et alla réchauffer ses mains en les frottant au-dessus du poêle dans le concert du babillage enfantin entre Kate qui essayait de boucler ses malles et Hubert qui la suivait pas à pas en imitant chacun de ses gestes. Elle avait envie de se joindre à eux et de câliner son fils en éclatant de rire. Cependant, elle remit ce moment privilégié à plus tard; elle ne voulait pas troubler l'intimité qui régnait entre le petit-fils et la grand-mère.

—Julienne, Hubert a-t-il eu une collation?

—Oui, madame! J'ai servi du lait et des biscuits qu'il a dévorés. Il est retourné dans la chambre de madame seulement depuis quelques minutes.

—Si je n'avais pas été retardée en chemin, j'aurais pu le surprendre ici, dans la cuisine. Dans ce cas, je le verrai plus tard. Je monte à l'étage boucler mes valises. Je pourrai ensuite consacrer le reste de la journée à mon fils.

Dans sa chambre, Graziella enleva son manteau. Sans tarder, elle entreprit de vérifier à nouveau les vêtements pratiques de tous les jours qu'elle avait étendus sur le lit en attendant de les plier dans les malles. De la penderie, elle retira la robe de bal noire qu'elle avait étrennée au banquet des Dubuc deux ans plus tôt. Cette toilette lui avait valu des réprimandes de la part de l'abbé Gagnon et des commérages peu élogieux. Elle l'avait alors remise en se promettant de ne l'endosser que lors du voyage en Europe dont elle rêvait tant. Après qu'elle l'eut placée sur le lit avec les autres vêtements, elle révisa le tout une dernière fois. Avait-elle pensé assez sérieusement que la guerre régnait, là-bas? Y aurait-il des bals où elle serait invitée? À la place de cette robe vaporeuse qui prenait à elle seule l'espace d'une

valise, elle eut une idée fabuleuse. Elle se souvint que Claire l'avait grondée quand elle lui avait confié son intention de se confectionner un pantalon bouffant du même modèle que celui qu'elle avait vu dans un journal et que certaines écuycères avaient adopté. Elle parlerait à sir Price, le lendemain, dans le train. Peut-être pourrait-il lui fournir un pantalon de soldat qu'elle accompagnerait de la veste de ses deux-pièces vert et bourgogne sous le trench-coat d'Alexis. Il serait utile pour sa robustesse et son imperméabilité. Si cela s'avérait nécessaire, elle le porterait coiffée de son casque de lapin; ce serait la tenue idéale durant la traversée et pour refaire le parcours d'Alexis.

Graziella décida donc d'ignorer la toilette trop somptueuse et revint la pendre dans le placard. Il ne lui restait qu'à convaincre William Price.

De nouveau près du lit, elle révisa la pile de ses sous-vêtements. Il en manquait un. Où était passée sa vieille ceinture-jarretelles? Elle ne l'avait sûrement pas jetée par distraction. Ce n'était pas dans ses habitudes. Quand elle était concernée, elle rapiécait ou transformait; l'argent durement gagné devait contribuer à bâtir son avenir et celui de son fils. Tout à coup, elle se souvint: le samedi précédent, elle l'avait lavée dans le lavabo de la salle de bain. Elle se revoyait tordre l'accessoire délicat quand Hubert s'était blessé un genou en trébuchant dans le corridor. Elle l'avait secouru, avait pansé la plaie et l'avait bercé alors qu'il était en pleurs. Par la suite, dans la cohue d'une fin de semaine plutôt remplie par la visite surprenante de Timothy, elle avait complètement oublié l'un de ses quatre vêtements intimes qu'elle faisait d'habitude sécher en les suspendant au pied de son lit en hiver ou qu'elle épinglait entre deux serviettes sur la corde à linge extérieure en été.

Elle fit le tour des tiroirs, sans succès. Elle se dit qu'elle en avait trois autres. C'était bien suffisant!

Pressée par le temps, elle plia les vêtements soigneusement et les rangea dans les deux valises selon l'ordre de leur utilité pendant le voyage.

Le visage tourné vers la photo d'Alicia sur la commode, elle la pria.

« Alicia, je sais que tu ne m'en veux pas d'avoir gagné l'affection de tes parents. Le voyage que nous entreprenons, ta maman et moi, sera long. Je rencontrerai ton frère Henry pour la première fois. J'espère qu'il aimera autant sa demi-sœur que sa petite sœur. Protégez-nous ! J'ai fait des choses répréhensibles, mais, d'où tu es, tu peux voir que, dans le fond, je ne suis pas malintentionnée. Je ne veux de mal à personne. J'ai en moi un petit démon qui me pousse à la légèreté. Je te demande encore de nous protéger, ma chère Kate, Timothy, mon petit Hubert et Henry. N'oublie surtout pas Claire. Ainsi soit-il ! »

Julienne frappa à la porte. Avant même d'en avoir obtenu la permission, elle entra en annonçant :

— Madame, monsieur Antoine demande à vous voir.

— Antoine ? Qu'est-ce qu'il me veut ?

— J'le sais pas, il a juste dit qu'il tenait à vous parler en tête-à-tête. Il vous attend au salon. J'ai ajouté des bûches dans l'âtre.

— Julienne, tandis que nous sommes seules, j'ai un service à vous demander. En fait, ce n'est pas spécifiquement pour moi, mais pour votre grande sœur, Claire.

— J'sais pas quel service je pourrais rendre à ma grande sœur. Elle a une belle vie avec son mari, son petit François et tout ce qu'il faut dans sa propre maison. Je l'envie.

— Vos parents pensent également que Claire a une belle vie ?

— Oui.

— Je ne veux pas vous scandaliser avec ce que je vais vous dire, Julienne, mais, moi, je crois le contraire. Claire n'est pas heureuse.

— Qu'est-ce qui vous faire dire ça ?

— Avez-vous remarqué qu'elle a souvent des accidents, ce qui est contraire aux habitudes d'une femme posée et prudente comme elle l'est ?

— Des accidents, ça arrive à tout le monde.

— Julienne, je soupçonne Paul de ne pas être gentil avec votre grande sœur; je voudrais que vous en parliez à vos parents.

— Mes parents me croiront pas. Moi non plus, j'vous crois pas.

— Je vous demande d'être vigilants, Benoît et vous. Si vous vous apercevez que Claire a eu un nouvel accident, je veux que vous l'améniez ici avec son petit François.

— Paul va savoir où la retrouver.

— Vous avertirez le shérif, s'il le faut. C'est très grave.

— Une femme ne peut pas laisser son mari! C'est un péché mortel.

— Je ne veux pas vous scandaliser, comme je vous l'ai dit, mais il faut essayer par tous les moyens de la protéger. Parlez-en à votre mère sans lui avouer tout ce que je viens de vous confier. Demandez-lui simplement ce qu'elle pense des accidents répétés de Claire, voulez-vous?

— Oui, madame, je le ferai... J'vais m'ennuyer de madame et de vous, pendant votre séjour en Europe.

— Avec tous les travaux à effectuer, vous n'aurez pas le temps. Descendons!

Au salon, elle surprit Antoine debout devant les panneaux vitrés de la bibliothèque. Elle l'interpella:

— Bonjour, Antoine. Il me semble que nous venons juste de nous laisser.

— Je devais arrêter ici de toute façon après mon travail. Je n'ai pas eu le temps de t'en informer, tu es partie trop vite.

— Je ne puis vous endurer, Alphonse et toi, quand vous êtes ensemble.

— Je sais que tu plais encore à Alphonse malgré ce qu'il affirme.

— Merci de prendre ma défense, mais je suis capable de me débrouiller. Ne parle pas si fort, Julienne pourrait nous entendre.

Antoine baissa le ton et s'éternisa sur le sujet.